



Rebecca ROGERS, *A Frenchwoman's Imperial Story: Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*

Stanford, Stanford University Press, 2013

Alice L. Conklin

Traducteur : Anne Hugon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/13853>

DOI : 10.4000/clio.13853

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

ISBN : 978-2-410-00859-3

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Alice L. Conklin, « Rebecca ROGERS, *A Frenchwoman's Imperial Story: Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 46 | 2017, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 04 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13853> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.13853>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2021.

Tous droits réservés

Rebecca ROGERS, *A Frenchwoman's Imperial Story: Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*

Stanford, Stanford University Press, 2013

Alice L. Conklin

Traduction : Anne Hugon

RÉFÉRENCE

Rebecca ROGERS, *A Frenchwoman's Imperial Story: Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*, Stanford, CA, Stanford University Press, 2013, 288 p.

- 1 En racontant de très belle manière la vie de Madame Luce, enseignante française et arabophone dans l'Algérie de la fin du XIX^e siècle, Rebecca Rogers enrichit les travaux, de plus en plus nombreux, sur les Européennes installées dans la colonie dans les premières décennies de la colonisation. Centré sur une femme ordinaire, qui a laissé peu de traces dans les archives publiques, ce travail est en réalité une étude plus large, consacrée à l'histoire sociale des changements de pratiques éducatives en Algérie, de la place des filles « indigènes » et de la relation d'une Française à la « mission civilisatrice » de son pays. *A Frenchwoman's Imperial Story* est aussi le résultat d'une extraordinaire enquête archivistique.
- 2 Les historien.ne.s s'accordent désormais pour dire que les femmes blanches outre-mer constituaient le « sexe inférieur » de la « race supérieure », partageant ostensiblement avec les hommes blancs tous les préjugés mais sans bénéficier des mêmes privilèges. De là découlent de riches analyses des vies de femmes aux colonies, sur lesquelles Rebecca Rogers s'appuie mais en allant plus loin. En retraçant l'histoire de Mme Luce, personnalité énigmatique qui joua brièvement un rôle éminent dans l'éducation des filles en Algérie française, elle analyse à la fois les opportunités offertes aux femmes d'origine modeste et les obstacles placés devant elles par la société de ce front pionnier.

Sans euphémiser les rapports raciaux, l'auteure montre que des échanges positifs pouvaient avoir lieu entre femmes indigènes et européennes, en dépit d'un système inégalitaire. Il en ressort un portrait extrêmement vivant d'une femme et de la colonie.

- 3 Rebecca Rogers commence et termine l'ouvrage avec des extraits de son propre journal de recherches, de sorte qu'on l'accompagne au cours de ses découvertes de pépites archivistiques dans des lieux inattendus. Eugénie Allix Luce (1804-1882) a d'abord attiré l'attention de l'auteure en raison d'un dossier la concernant dans les archives coloniales, dossier relatif à son école à Alger entre 1845 et 1861. Ces documents révélaient une Madame Luce farouchement déterminée à convaincre l'administration, sceptique, de la nécessité d'une école pour filles musulmanes, afin d'atteindre le but proclamé par la France : la fusion des races et des civilisations en Algérie. Intriguée par cette trouvaille, Rebecca Rogers s'est mise en quête pour en savoir davantage. Elle a ainsi découvert que pour les féministes britanniques qui passaient l'hiver en Algérie, Mme Luce, qu'elles citaient en exemple, représentait la femme éclairée à la française. Celle-ci avait également entretenu une correspondance avec des Saint-Simoniens célèbres (notamment l'Enfantin) ; et son arrière-petite-fille, Jeanne Crouzet-Benaben avait rédigé un récit relatant les dernières années de son aïeule, dans son village natal de Montrichard (Loir-et-Cher). Enfin, des musées de Londres, Paris et Alger, avaient acquis des exemples de la délicate broderie « algérienne », réalisée par des filles auxquelles elle-même ou sa petite fille, Henriette Luce Benaben, avaient enseigné. Rebecca Rogers a encore exhumé d'autres documents épars, et de cet ensemble émerge une histoire complexe sur plusieurs générations.
- 4 Le livre est divisé en trois parties : la première consacrée à Mme Luce jusqu'en 1845 ; la seconde sur « les femmes et la mission civilisatrice », qui se déploie jusqu'en 1875 ; et la troisième sur l'héritage historique et culturel après 1875. Fille d'un maître d'école, Eugénie reçut une instruction suffisante pour lui permettre d'enseigner dès l'âge de 16 ans. Elle épousa Alexandre Allix et eut deux filles – dont une morte en bas âge. Puis, fait remarquable, elle abandonna son mari, confiant sa fille à ses propres parents pour partir en Algérie en 1832. Manifestement, le mariage n'avait pas été heureux ; mais à quoi pouvait s'attendre une jeune femme seule dans les premières années de la « pacification » en Algérie ? Il était plus facile à des ordres religieux féminins qu'à une femme seule d'ouvrir des écoles. La future Mme Luce apparaît dans les sources pour avoir donné naissance à une fille illégitime, en 1835, puis à un garçon illégitime en 1840 – tous deux morts avant l'âge d'un an. Eugénie épouse Louis Napoléon Luce en 1846. Entre temps, elle a étendu son réseau de sociabilité, qui inclut désormais des Saint-Simoniens d'Algérie et des membres de l'élite musulmane. Ce réseau, auquel s'ajoute un modeste héritage, lui permet d'ouvrir une école pour filles musulmanes à Alger en 1845.
- 5 La deuxième partie dévoile une personnalité dotée d'un solide sens des affaires. À partir de sa correspondance avec les autorités coloniales, Rebecca Rogers montre une Mme Luce harcelant l'administration pour qu'elle subventionne son école et en fasse un modèle pour toutes celles à venir. Elle explique que tant que les filles n'auront pas appris la langue et la morale françaises ainsi qu'un métier, la « mission civilisatrice » sera vouée à l'échec. Cinq ans après l'ouverture de son école, en 1850, une loi prévoit l'ouverture de cinq écoles publiques franco-arabes pour garçons et quatre pour filles. Ce succès attire l'attention sur l'école de Mme Luce, non seulement de la part de féministes britanniques mais également de journaux métropolitains. En dix ans, l'école

enrôle 1035 écolières. La journée de classe commençait avec des cours de français (parlé et lu), d'écriture et de lecture en arabe, et d'arithmétique de base. Les écolières passaient l'après-midi dans l'atelier adjacent, à broder et à tisser des textiles, qui étaient exposés jusqu'à Paris. Lorsque leur production était vendue, les filles gardaient une partie des revenus. Au début des années 1860, cependant, le programme scolaire changea. Avec le développement de la colonie, l'attitude des colonisateurs se durcit : colons et administrateurs commencèrent à rejeter le projet de Mme Luce, qui visait une fusion culturelle par l'instruction des filles. En 1861, les autorités insistèrent pour que les filles n'apprennent plus que des tâches monnayables, afin de ne pas devenir un « fardeau public » et poussèrent Mme Luce à transformer son établissement en école-ouvroir. L'enseignement de la broderie, avec ses productions destinées à un marché du luxe en expansion, n'avait été qu'un aspect du programme scolaire, fondé aussi sur un savoir livresque ; il devenait désormais la fonction principale de l'école. C'est au même moment que la voix de Mme Luce disparaît des archives, bien qu'elle ait continué à diriger son atelier durant douze ans, avant son retour définitif en France en 1872.

- 6 Sa voix avait peut-être disparu des archives, mais pas son héritage. La troisième partie dresse le portrait admiratif que faisaient de Mme Luce les journaux féministes britanniques, tandis que l'Algérie devenait une destination touristique. On y découvre une Mme Luce dotée d'un grand sens de la publicité, n'hésitant pas à embellir des aspects de sa vie, dans des entretiens avec des interlocutrices comme Barbara Bodichon, pour mieux servir la cause de l'éducation féminine. Après la mort de Mme Luce en 1882, sa petite fille Henriette Benaben revint en Algérie et reprit l'ouvroir, tentant de sauver et de promouvoir la tradition de broderie indigène, que la colonisation et le peuplement détruisait lentement. C'est en partie grâce à ses efforts que l'on trouve aujourd'hui dans divers musées du monde entier, des collections d'artisanat brodé par des filles musulmanes d'Algérie. Et c'est grâce à la grand-mère et à la petite-fille que des centaines de femmes, durant trois générations d'exploitation et de domination françaises en Algérie, acquièrent « les outils d'un métier leur permettant de gagner leur vie et d'améliorer leur statut dans leur société » (p. 202).
- 7 Comme le suggère cette conclusion, l'ouvrage de Rebecca Rogers se clôt sur une note à la fois optimiste et sobre. On peut admirer certains traits de Mme Luce sans fermer les yeux sur le système ignominieux auquel elle appartenait. En tant que membre de la race privilégiée des Français en Algérie, elle ne remit jamais en question sa légitimité initiale à se trouver sur place. Mais Mme Luce apprit l'arabe, se fit des amis parmi des familles locales, et croyait à la fusion entre un savoir-faire français (celui des Françaises qui enseignaient dans son école) et la meilleure tradition d'artisanat local, pour permettre aux filles musulmanes une forme d'indépendance. Grâce au travail de Rebecca Rogers, la voie est désormais ouverte pour que cette histoire franco-algérienne soit relatée à partir du point de vue des jeunes femmes algériennes dont les talents étaient si prisés par Mme Luce. En d'autres termes, ce livre est un petit joyau, qui devrait être traduit au plus vite pour gagner un public aussi vaste que possible.
- 8 personnel est politique ».

AUTEURS

ALICE L. CONKLIN

Ohio State University (E.U.)